

Karen Messing : *La santé des travailleuses. La science est-elle aveugle?*

Renée Bourbonnais

Volume 13, Number 2, 2000

Communications

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058112ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058112ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bourbonnais, R. (2000). Review of [Karen Messing : *La santé des travailleuses. La science est-elle aveugle?*]. *Recherches féministes*, 13(2), 166–170.
<https://doi.org/10.7202/058112ar>

ment, à l'histoire du féminisme, de la littérature et de la langue française, mais on peut aussi en faire son livre de chevet, y voir une philosophie du quotidien enseignée par une mentor, une amie. Chacune et chacun fera des trouvailles selon les besoins, les circonstances : « Je ne voudrais rien renier de mes différentes vies [...] Il en fallait sans doute plusieurs pour que j'arrive à glisser par-dessus l'abîme, pour ne pas succomber. Je ne me suis en tous cas jamais ennuyée, ou à de rares moments de ma vie. À ce moment-là j'ai lu des dizaines de romans policiers, en attendant. Il y a des phases de latence dans la vie. Il faut faire le gros dos » (p. 218).

MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES

Musée de la civilisation

Groupe de recherche multidisciplinaire

féministe (GREMF)

Centre de recherche en littérature

québécoise (CRELIQ), Université Laval

—● Karen Messing

La santé des travailleuses. La science est-elle aveugle ?

Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2000, 306 p.

Deux sentiments m'ont habitée lorsque j'ai reçu l'invitation à faire le compte rendu du livre de Karen Messing. D'une part, j'étais ravie de lire et de commenter l'ouvrage d'une collègue que j'admire pour son travail immense, ses prises de position et son dévouement à la cause des femmes en général et des travailleuses en particulier. D'autre part, j'étais intimidée par le défi que représentait pour moi la tâche de rendre compte fidèlement d'un livre qui remet en cause la science et la recherche et d'y réagir, ce qui m'amène ainsi à faire l'autocritique de ma démarche d'épidémiologiste et de chercheuse en santé au travail. J'ai donc accepté l'invitation et ai lu avec un grand intérêt ce livre dans lequel l'auteure dénonce l'ignorance concernant les risques particuliers liés aux emplois occupés par des femmes et propose son interprétation des raisons qui expliquent cette situation.

Dans son avant-propos, Karen Messing présente bien l'objectif de son ouvrage qui est de répondre à la question suivante : « Si les femmes ont tant de problèmes de santé liés au travail, pourquoi les personnes responsables de la recherche et de l'intervention en matière de santé au travail ne s'y intéressent-elles pas ? » (p. 14). Elle se questionne « sur l'absence ou quasi-absence d'un dialogue fructueux entre les personnes qui s'intéressent à la santé des femmes et celles qui s'intéressent à la santé au travail » (p. 15). Elle interpelle les scientifiques sur leur façon de choisir leurs sujets de recherche dans le domaine de la santé au travail et sur le « tort que leur indifférence peut causer aux femmes » (p. 15).

Dans la première partie, l'auteure montre que les femmes occupent des emplois moins bien payés et aussi qu'elles ont souvent une rémunération plus faible pour le même emploi. Les femmes détiennent également moins souvent que les hommes une position hiérarchique leur permettant d'exercer leur autonomie dans leur travail et d'avoir du pouvoir pour améliorer leurs conditions de travail. Elle souligne que les véritables conditions de travail des femmes sont méconnues, et qu'elles ont été peu étudiées jusqu'ici parce que leurs emplois semblent sécuritaires. Cependant, elle montre que la façon traditionnelle de comparer la santé des travailleurs et celle des travailleuses par les statistiques d'indemnisation pour accident ou maladie professionnelle n'est pas appropriée parce qu'elle ne tient pas compte des différences d'emploi. Karen Messing propose d'examiner leur milieu et leurs méthodes de travail plutôt que de restreindre les analyses au secteur d'activité ou au titre d'emploi. À cause de leurs différences biologiques, les femmes se voient offrir des tâches différentes, souvent plus répétitives et comportant de longues heures de travail debout. Pourtant, la division sexuelle du travail ne protège pas la santé des travailleuses, mais elle contribue plutôt à perpétuer le mythe que les femmes exercent des métiers légers, qu'elles ne sont pas exposées à des risques importants. Elle en arrive aussi à exclure les femmes de certains emplois sur la base de différences de forme, de taille et de force. Puisqu'il est impossible d'assigner parfaitement les tâches en fonction des caractéristiques des travailleurs et des travailleuses parce qu'on ne peut prévoir comment ces tâches seront exécutées en pratique, j'appuie la proposition de l'auteure selon laquelle il faudrait plutôt éliminer les risques pour l'ensemble de la main-d'œuvre plutôt que d'exclure les femmes de certains emplois à cause de leurs différences biologiques. De plus, il serait primordial que chacun et chacune ait une certaine latitude dans son travail et puisse adapter son poste de travail et ses méthodes aux exigences changeantes de la tâche à accomplir.

Dans la deuxième partie, Karen Messing s'interroge sur la science nord-américaine. Qui sont les scientifiques ? Pourquoi ces personnes sont-elles insensibles aux besoins des femmes au travail ? L'auteure tente de répondre à ces questions en présentant les critères d'accès au milieu scientifique, les fondements scientifiques du financement de la recherche et la construction du savoir scientifique. Elle expose aussi la façon dont les différentes disciplines scientifiques qui s'intéressent à la santé au travail le font, c'est-à-dire souvent de manière isolée. En outre, elle montre comment sont octroyées les subventions de recherche et pourquoi la recherche sur la santé des travailleuses est sous-financée. Elle souligne également que la culture des scientifiques est non seulement masculine, mais fort éloignée du milieu ouvrier. Or, Karen Messing démontre comment l'appartenance de classe des scientifiques du domaine de la santé au travail est un facteur important, car ces personnes produisent des données qui servent à étayer les décisions d'indemnisation ou les démarches de prévention présentées par les travailleurs et les travailleuses.

En tant que scientifique et épidémiologiste, je me dois de commenter plus particulièrement le chapitre 6 dans lequel l'auteure dénonce l'ajustement effectué habituellement pour les facteurs de confusion et particulièrement pour le sexe qui, selon elle, est souvent une variable synonyme de l'exposition. Cette affirmation est réductrice, car l'épidémiologiste qui travaille sérieusement examine d'abord chacun des facteurs de con-

fusion potentiels ou « tiers facteur » dont le sexe, pour savoir si l'association mesurée entre une exposition à un facteur de risque particulier et un effet sur la santé est différent pour chacun des niveaux de « tiers facteur », en l'occurrence chez les hommes et les femmes. Si la différence n'est pas significative selon le sexe, si le risque est semblable pour les hommes et pour les femmes, le fait d'ajuster les résultats pour le sexe permet de calculer un risque propre à l'exposition à ce facteur de risque particulier, indépendamment du sexe. Si l'effet est différent, le chercheur ou la chercheuse doit présenter les résultats selon le sexe et tenter de mettre en évidence les facteurs étudiés, dont les facteurs d'ordre professionnel (les tâches et les caractéristiques du travail différentes), qui peuvent expliquer ces différences. Une autre affirmation de l'auteure mérite d'être nuancée : « En raison des vastes échantillons qu'ils étudient, les épidémiologistes n'ont pas accès à de l'information détaillée sur le degré d'exposition » (p. 113). Cela est en partie vrai lorsque les analyses portent sur le seul titre d'emploi. Toutefois, plusieurs études sont effectuées sur des groupes particuliers de travailleurs et de travailleuses et l'analyse plus spécifique de leur travail comporte plusieurs conditions observées ou déclarées au moyen d'un questionnaire sur l'histoire professionnelle qui a été prétesté pour le contenu. Il ne s'agit donc plus de classer les sujets en « personnes exposées » versus « personnes non exposées » sans tenir compte des conditions propres aux emplois étudiés. Enfin, s'il est vrai que les études épidémiologiques doivent être effectuées sur de grands échantillons et selon des méthodes rigoureuses qui leur donnent leur force, le travail des épidémiologistes avec d'autres scientifiques ayant des méthodologies différentes permet l'analyse plus fine des conditions de travail.

La troisième partie de l'ouvrage illustre le sexisme dans la recherche sur la santé des femmes au travail : les problèmes musculo-squelettiques, le travail de bureau, le stress émotionnel et les risques liés à la reproduction sont abordés. Karen Messing montre notamment que les risques pour la reproduction, contrairement à la majorité des risques chimiques, physiques, biologiques, ergonomiques et psychosociaux, sont, pour la plupart, étudiés par rapport aux femmes enceintes. Toutefois, la majorité de ces études s'intéressent avant tout aux risques pour la santé du fœtus et très rarement aux risques pour la santé de la future mère. Or, les conditions dangereuses pour les femmes enceintes le sont souvent aussi pour l'ensemble des travailleuses et des travailleurs et leur élimination pourrait entraîner une amélioration des milieux de travail.

Enfin, dans la quatrième et dernière partie, l'auteure propose des solutions de rechange aux méthodes de recherche afin de les rendre plus utiles pour les travailleuses ainsi que pour les personnes qui ont à prendre des décisions et leur permettre d'améliorer les conditions de travail des femmes. Quelques-unes de ces solutions concernent : 1) la consultation des travailleuses qui connaissent leurs conditions de travail, savent souvent ce qui ne va pas, possèdent aussi fréquemment une partie des solutions pour améliorer les contraintes; 2) la transmission du pouvoir et du savoir aux travailleuses pour leur permettre de changer leurs conditions de travail; et 3) l'engagement du syndicat dans la recherche en santé au travail pour la création d'un meilleur contexte : habitude de déchiffrer les discours biaisés sur le travail des femmes, rôle important dans la formation de travailleurs et de travailleuses.

Aucune science ne peut aujourd'hui prétendre étudier seule tous les aspects importants du travail des hommes et des femmes sans passer à côté d'une réalité complexe qui nécessite la complémentarité des approches et des méthodes, si ce n'est des interprétations. La démarche multidisciplinaire est, en effet, essentielle si l'on veut éviter la séparation artificielle entre les conditions de travail physiques et psychologiques, entre les contraintes du travail et celles qui sont liées à la conciliation travail-famille. Il faut donc encourager la recherche en santé au travail qui inclut des travailleurs et des travailleuses comme sujets plutôt qu'objets de recherche. Des chercheurs et des chercheuses de différentes disciplines doivent travailler ensemble et surtout avec la main-d'œuvre pour mieux connaître la réalité de chaque milieu de travail et tenter de proposer des améliorations. Karen Messing présente d'ailleurs des exemples de ce type de recherche axée sur la participation, qui part des besoins exprimés par les travailleuses et qui, pour cette raison, donne lieu à des résultats de recherche utiles par la suite pour introduire des changements dans un milieu donné et y améliorer les conditions de travail.

Jusqu'ici, les activités de prévention ou les interventions en milieu de travail ont surtout porté sur les caractéristiques personnelles des travailleurs et des travailleuses plutôt que sur les facteurs liés au travail et elles ont privilégié les stratégies individuelles d'adaptation plutôt que la réduction ou l'élimination des contraintes du travail. Il y aurait lieu de favoriser une démarche axée sur l'engagement des travailleurs et des travailleuses quant à la transformation du travail. En outre, si les femmes avaient plus de latitude décisionnelle pour déterminer la façon de faire leur travail, il y aurait sans doute moins de problèmes de santé liés au travail. Or, les femmes ont systématiquement moins de latitude dans leur travail que les hommes, et cette autonomie a diminué au Québec au cours des dernières années, comme le démontrent deux enquêtes provinciales sur la santé (Santé Québec 2000).

Ainsi, l'intervention des scientifiques a une influence directe sur la santé des femmes en ce qui a trait aux normes d'exposition aux différents facteurs de risque au travail, aux pratiques d'indemnisation, aux politiques des entreprises concernant l'équilibre travail-famille. Je suis d'accord avec l'affirmation de l'auteure à savoir que l'« interprétation scientifique repose sur le type d'analyse effectué mais également sur la façon dont le chercheur examine les données [...] et aucune méthode n'est totalement indépendante de l'expérience et de l'idéologie personnelle » (pp. 109-110). C'est pourquoi la participation des travailleurs et des travailleuses au processus de recherche est primordiale, car elle permet d'étudier les problèmes qui sont importants à leurs yeux et de vérifier l'interprétation des résultats de la recherche, outre qu'elle amène des pistes de solution à des problèmes qu'ils connaissent bien et doivent affronter tous les jours.

La principale force de ce livre réside en fait dans trois aspects : le regard différent posé sur de nombreuses recherches empiriques qui ont donné plus de place à la santé des femmes au travail; la prise de conscience que la science et la façon de la faire sont « politiques »; et la nécessité de remettre en question différemment la réalité des femmes et celle des hommes au travail. En ce sens, Karen Messing sait écouter les travailleuses lorsqu'elles décrivent leurs conditions de travail et laisse beaucoup de place aux témoignages

des femmes. Elle sait aussi rapporter les anecdotes qui appuient sa thèse de manière convaincante et font de ce livre un outil de base pour quiconque s'intéresse à la santé des femmes au travail.

RENÉE BOURBONNAIS

Département de réadaptation

Université Laval

Équipe de recherche sur les impacts psychologiques,
organisationnels et sociaux du travail (RIPOST)

Centre local de services communautaires (CLSC)

Centre hospitalier de soins de longue durée (CHSLD)

Haute-Ville-des-Rivières

— RÉFÉRENCE

SANTÉ QUÉBEC

2000 *Rapport de l'enquête sociale et de santé 1998*. Montréal, Ministère de la Santé et des Services sociaux, Gouvernement du Québec.

—● Tahon, Marie-Blanche, et Denyse Côté

Famille et fragmentation.

Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa,

2000, 158 p.

Le bloc monolithique représentant la famille traditionnelle québécoise, composée d'un couple marié (suivant les règles de la religion catholique) et d'enfants, a éclaté depuis quelques décennies déjà pour donner lieu à un enchevêtrement de figures familiales aussi complexes que captivantes. Ces transformations profondes dans les compositions et les recompositions familiales entraînent également des déplacements dans la façon de concevoir la parentalité et la conjugalité, mais elles exigent en outre de se questionner sur les raisons qui amènent les individus à vouloir perpétuer l'institution familiale dans le temps. À ce titre, *Famille et fragmentation* devient un outil de réflexion privilégié pour qui s'intéresse aux différents enjeux que nous réserve l'institution familiale dans le Québec contemporain. On se doit donc de saluer le talent de Marie-Blanche Tahon et Denyse Côté qui ont su rassembler, dans un même livre, les écrits d'auteurs et d'auteurs venant d'horizons théoriques, méthodologiques et épistémologiques variés.

Si Françoise-Romaine Ouellette, Denyse Côté, Hélène Desrosiers, Céline Le Bourdais, Benoît Laplante, Chantal Maillé, Michèle Kérisit, Willy Apollon et Marie-Blanche Tahon abordent des thèmes différents (adoption, garde parentale, recomposition familiale, prise en charge d'adultes dépendants, familles immigrantes, etc.), certaines notions importantes sont traitées dans la plupart des textes. Une première notion se rapporte à l'affectivité